



JE des Doctorants Allph@ - vendredi 29 mars 2024 (F417)

Appel à communications pour la 9^e journée d'études des doctorant.e.s ALLPH@

Du vivant à la machine

Le 1^{er} septembre 2023 a marqué l'entrée en vigueur de quinze décrets relatifs à la réforme des retraites, parmi lesquels, le plus controversé, celui du report progressif de l'âge de départ à la retraite, repoussé de 62 à 64 ans d'ici 2030. Le mouvement national de contestation qui a accompagné sa mise en application à marche forcée, parle recours à l'article 49.3 de la Constitution, a tout de même eu pour intérêt de susciter un débat sur la place prédominante que prend le travail dans nos vies, et que l'on pourrait résumer en une question paradoxale : « Sommes-nous des machines destinées à travailler jusqu'à la mort ? »

« Le vivant » désigne ce qui est doté de vie, ce qui n'est donc ni mort, ni inerte : c'est une catégorie qui comprend les humains, les animaux, les plantes, et tout organisme vivant de manière générale. « La machine » est, quant à elle, un outil complexe créé par l'humain – selon un plan et une fonction prédéfinis –, destiné à transformer une force en une autre et à effectuer des tâches répétitives, sous l'impulsion de lois mécaniques et physiques. Cette distinction entre « le vivant » et « la machine » est cependant moins évidente qu'il n'y paraît. La science moderne s'est fondée en grande partie sur la pensée de Descartes, soit une vision mécaniste du vivant (1952 [1662], p. 807), en définissant son objet par analogie avec le fonctionnement d'une machine et en évacuant des questionnements plus profonds qui entourent la notion de vie. En plus de la vision mécaniste qui a pu produire une analyse réductrice du vivant au détriment d'autres aspects de la vie, une vision techniciste des sociétés ne tend-elle pas, désormais, à s'imposer aux êtres vivants également ?

Au-delà de l'objet d'étude rationnel qu'est le vivant, la notion de vie semble irréductiblement entourée d'énigmes, mais aussi d'interrogations cruciales au sujet des origines de la vie, de ses spécificités, de ses principes et valeurs. D'ailleurs, l'importance qu'on lui donne ne se situe-t-elle pas, bien souvent, en dehors de son fonctionnement biologique ? Cet aspect émerge dans les usages plus communs du terme « vivant ». Il devient synonyme de « durable », « mémorable », « dynamique », « vigoureux », « résistant » et même « résilient ». Il évoque ainsi une dimension plus sensible et expérientielle de la vie (le vécu, pourrait-on dire), aux antipodes d'une définition mécaniste de la vie, ou instrumentale. Cette dimension sensible du vivant peut, à son tour, infléchir la définition de la machine : n'est-elle pas déterminée par les fins, les limites, y compris les affects, des êtres humains ? Si l'on évacue l'aspect utilitariste, productiviste et éventuellement prédateur de la machine – et malgré la complexification des technologies actuellement du fait de l'intelligence artificielle –, la machine ne demeure-t-elle pas simplement une création, un artifice humain ?

La journée d'étude de l'École Doctorale ALLPH@ « Du vivant à la machine » fournira l'occasion aux doctorant.es en arts, lettres, langues, philosophie, sociologie et communication de se pencher sur les liens entre le vivant et la machine à l'aune de leurs disciplines et de leurs sujets de recherche. Pour ce faire, nous proposons de structurer la réflexion selon trois axes : si la machine permet au vivant de s'émanciper de certaines contraintes, il arrive aussi qu'elle se transforme en force antagoniste ; il s'agit alors de constater la ténuité des frontières ainsi que les formes de résistances des vivants face à la machine.

1. *Émanciper le vivant grâce à la machine*

Le développement technique et scientifique a permis la construction de machines, d'abord pensées comme émancipatrices dans la mesure où elles peuvent libérer l'homme de tâches répétitives et fastidieuses, tout en permettant la création d'objets matériels et techniques (de plus en plus sophistiqués) qui l'aident à dépasser sa condition sociale initiale. Dans cette perspective, la période de l'industrialisation et l'extension du régime économique capitaliste, sont des éléments à étudier sous un angle historique et sociologique : sur quels fondements économiques, politiques ou sociaux, la machine s'est-elle imposée comme garante d'émancipation, de développement et de progrès ? Dans quels secteurs et à travers quels argumentaires a-t-elle gagné une place privilégiée ? En somme, il s'agirait d'interroger la prévalence de la machine dans l'organisation sociale et ses conséquences, depuis les fondements du libéralisme jusqu'à ses configurations contemporaines.

En ce qui concerne le champ de la littérature, le travail mécanique, notamment au moment de l'âge d'or du positivisme, a surtout été la source d'un grand enthousiasme. Les nombreuses innovations qui se succèdent occupent alors une place de choix dans les romans, que l'on pense à la pile électrique dont se servent les médecins adeptes du galvanisme dans *Les Mille et un fantômes* (1849) de Dumas, à l'aérostat du Docteur Fergusson qui mêle les techniques du ballon à gaz et de la montgolfière dans *Cinq semaines en ballon* (1863) de Verne, ou encore à la locomotive qui circule sur la ligne Paris-Le Havre dans *La Bête humaine* (1890) de Zola. Mais les œuvres littéraires, avant le grand moment de la révolution industrielle, témoignent, elles aussi, d'une fascination pour le vivant et pour la mécanique. Ainsi, les pages du *Journal de voyage* (composé entre 1550 et 1581) de Montaigne, écrites en un siècle d'ingénieurs et de dissecteurs, croisent-elles au gré des préoccupations changeantes du voyageur, descriptions enthousiastes des prouesses de l'ingénierie renaissante et évocations minutieuses des douleurs du corps souffrant.

Cette fascination pour la machine et pour les nouvelles possibilités qu'offrent les technologies à l'être humain, se prolonge tout au long du XXe siècle, que ce soit au sein des courants du modernisme européen, du futurisme italien, du mouvement architectural du Bauhaus, ou encore du pop art durant la seconde moitié du XXe siècle, par exemple. Plus précisément, l'essor d'expérimentations formelles à travers le collage, l'automatisme, l'aléatoire, l'hybridité technique, l'intermédialité et même le jeu avec le numérique dans la littérature, le théâtre et les arts plastiques ne montre-t-il pas une inspiration renouvelée par les machines ? L'on peut penser ici au surréalisme comme aux expériences actuelles en littérature numérique, mais aussi aux extensions corporelles de Rebecca Horn et aux dispositifs cybernétiques de Stelarc dans les arts plastiques.

Entre autres, l'industrie hollywoodienne et ses nombreux *blockbusters* de science-fiction n'est-elle pas porteuse, elle aussi, de récits qui entretiennent une image

captivante des technologies et des cyborgs, exploitant alors les potentialités de technologies dans l'élaboration même des films ? De manière générale, le genre de science-fiction, que ce soit en littérature (les romans utopiques d'Ian M. Banks), ou au cinéma (la saga *Iron Man*), fonde ses narrations sur cette promesse, non seulement d'émancipation, mais aussi de transformations que la machine paraît incarner.

Or, sous couvert des rêves auxquels la machine donne naissance, portés par l'idée de progrès, d'innovation, d'optimisation, ou de croissance des biens matériels, elle engendre aussi une forme de « servitude volontaire », pour reprendre l'expression de La Boétie.

2. *La machine comme force antagoniste au vivant*

Le développement, qui permet l'essor des machines, s'accompagne d'ambivalences. Ainsi, parfois pensée comme une force émancipatrice, la machine peut aussi devenir « un instrument qui se retourne contre sa propre fin et asservit l'homme en le limitant » (Simondon, 1958, p. 144). Celle qu'on aurait pu croire originellement conçue pour alléger la charge du travailleur et adoucir la pénibilité de son labeur, est tellement orientée vers l'efficacité et la rentabilité de la production, qu'elle finit par se dresser contre lui. Au lieu de soutenir le prolétaire, elle l'assujettit, au lieu de le libérer, elle l'aliène. On se souvient, à ce propos, de la révolte des Luddites, survenue à Nottingham en 1811, qui eut pour apogée symbolique la destruction de soixante métiers à tisser par les ouvriers eux-mêmes. À ce propos, le film de science-fiction allemand *Metropolis* (1927), réalisé par Fritz Lang, met justement en image une révolte d'ouvriers contre les machines qui les aliènent.

La croyance en un avenir meilleur promis par la technique ne fait donc pas l'unanimité : l'ardeur suscitée par les nouvelles technologies cohabite nécessairement avec des craintes. Le poète Alfred de Vigny semble préférer l'ancienne diligence à la locomotive, qu'il décrit comme un « taureau de fer qui fume, souffle et beugle » (« La Maison du berger », 1844). Aussi, dans un des contes cruels de l'anti-positiviste Villiers de L'Isle-Adam, le narrateur se demande : « Que sont les forces d'un homme, aujourd'hui, devant celles d'une machine ? » (« La machine à gloire », 1893). Interrogation qui semble encore d'actualité.

Par ailleurs, de nombreux scénarii de science-fiction habitent nos imaginaires pour nous aider à penser le transhumanisme et ses dangers, que l'on pense à *La Guerre des mondes* (1898) de H. G. Wells, aux *Androïdes rêvent-ils de moutons électriques ?* (1966) de Philip K. Dick ou au plus récent *Terminator* (1984) réalisé par James Cameron. Ces œuvres nous permettent d'ailleurs d'aborder, non seulement des questions d'ordre physique et physiologique, mais aussi intellectuel et affectif. En ce qui concerne l'intelligence artificielle par exemple, on peut penser à des films tels que *Her* de Spike Jonze (2014) ou encore à *Ex machina* d'Alex Garland (2014). Sur le plan socio-économique – on l'a vu avec la récente grève des scénaristes d'Hollywood qui souhaitent un usage limité de l'IA –, comme sur le plan artistique et ontologique, il est nécessaire de réinterroger la définition même de l'œuvre d'art et de l'artiste.

Au-delà d'un simple regard technophobe ou dystopique, cet antagonisme entre le vivant et la machine semble précisément provenir du bouleversement existentiel que la machine a imposé à l'être humain, notamment à l'ère de l'informatique. Alors, comment se redéfinit l'identité des êtres humains à travers les "régimes d'attention" produits par les outils numériques ? (Boullier, 2014, p. 84).

Cette remise en question de la machine, en ce qu'elle ne multiplie pas les potentialités du vivant mais plutôt diminue, détériore, disperse, détruit la vitalité et ses conditions d'existence, est donc à la fois un sujet socio-politique et philosophique. Il est alors intéressant d'envisager les machines non pas comme des entités antinomiques en soi de l'être vivant mais plutôt comme des objets à travers lesquels ont été imposées des formes de vie hégémoniques au détriment d'autres. Les œuvres d'artistes comme Jean Tinguely, Nam June Paik ou Theo Jansen, qui construisent des machines fantaisistes, dénuées d'une utilité au sens pragmatique et techniciste du terme, aident à penser ces autres possibles.

3. *Êtres hybrides et résistance des vivants*

Les machines instituées par la marche du progrès technique et scientifique du XXe et XXIe siècle dépassent très largement les forces de l'individu et prennent ainsi des tournures aliénantes. En effet, leur utilisation marque le passage de l'ère de la manufacture à celle de la grande industrie, introduisant des mutations dans le système économique. Si Karl Marx a bien mis en valeur combien la machine était un moyen efficace de produire du « sur-travail », en permettant une intensification de la cadence de production et une aliénation toujours plus forte de l'ouvrier, sa lecture des écrits du chimiste agricole Justus von Liebig lui a aussi permis de prendre en compte la question de l'épuisement des ressources dans sa critique du capitalisme. On ne peut donc penser la machine sans le vivant, compris dans sa dimension humaine, mais aussi animale et végétale.

Il s'agira, dans ce troisième axe de réflexion, d'ouvrir la notion du vivant à tous les êtres faisant « acte de vie », car le règne de la machine n'impacte pas seulement les êtres humains, il touche tout ce qui compose la nature. Les machines influencent l'intégralité de nos liens à l'environnement, ne serait-ce qu'à cause du mode de vie consumériste qui génère un état de vulnérabilité de la biosphère et menace l'existence de l'ensemble des vivants. Il devient donc de plus en plus impératif de juguler cette course à la consommation, si l'on veut continuer de cohabiter sur terre. Dans quelle mesure la littérature, les arts plastiques ou le théâtre parviennent-ils à rendre sensible l'expérience de ces autres êtres vivants et à nous faire repenser les modalités de notre cohabitation sur terre ?

De façon plus générale, c'est la dichotomie, très largement discutée, entre nature et culture qui se révèle dans ce questionnement autour du vivant et de la machine : les fabrications techniques et technologiques n'ont-elles pas irréductiblement transformé la vie humaine et animale, et mis à jour le caractère hybride des êtres, rendant ces deux catégories (nature et culture) toujours plus poreuses ? C'est cette question que pose notamment Donna Haraway dans son pionnier *Manifeste cyborg* (1984, 2007 [trad.]),

dans lequel elle renverse le concept de cyborg, afin de mieux critiquer les catégories binaires à l'œuvre dans les discours capitalistes et techno-scientifiques, mais également afin de penser des résistances anti-capitalistes, anti-coloniales, féministes et écologistes (par exemple le cyberactivisme). En outre, nous pouvons penser à des exemples dans la littérature ou le cinéma avec le roman *Frankenstein* de Marie Shelley (1818) ou des films comme *Matrix* (1999), réalisé par les Wachowski.

Dans quelle mesure certaines œuvres figurent-elles les potentialités créatives et émancipatrices du cyborg pour redéfinir la machine comme une notion acceptant les dysfonctionnements, les démontages et les défaillances ?

Le thème de notre journée d'étude, du vivant à la machine, est tout entier habité par divers systèmes axiologiques philosophiques, politiques, économiques, sociaux, esthétiques ou encore métaphysiques, qui se confrontent et s'affrontent mais qui, surtout, ont en commun l'objet central de leur préoccupation : l'avenir du vivant face au développement toujours plus accru et perfectionné de la machine.

Modalités de soumission :

Les propositions de communication (titre et résumé entre 200 et 300 mots, accompagnés d'une brève notice indiquant le sujet de votre recherche, votre fonction, votre laboratoire de recherche, ainsi qu'une courte bibliographie de vos publications) sont à envoyer avant **le 12 janvier 2024** à l'adresse électronique des élu.e.s doctorant.e.s ALLPH@, organisateur.trices de la journée d'étude : elusallpha@gmail.com

Bibliographie :

Apostolidès Jean-Marie, *Le Roi-machine. Spectacle et politique au temps de LouisXIV*, Paris, Minuit, 1981.

Arendt Hannah, *Condition de l'homme moderne*, trad. Georges Fradier, préface Paul Ricoeur, Paris, Calmann-Lévy, 1961.

Bauman Zygmunt, *La Modernité liquide*, trad. Christophe Rosson, Rodez, Le Rouergue - Chambon, 2006.

Beck Ulrich, *La Société du risque : sur la voie d'une autre modernité*, trad. Laure Bernardi, préf. Bruno Latour, Paris, Aubier, 2001.

Becq Annie, « La métaphore de la machine dans le discours esthétique de l'âge classique », dans *Lumières et modernité, de Malebranche à Baudelaire*, Orléans, Paradigme, 1994.

Besnier Jean-Michel, *Demain les posthumains : le futur a-t-il encore besoin de nous ?*, Paris, Hachette, « Haute tension », 2009.

Braidotti Rosi, *The Posthuman*, Cambridge, Polity, 2013.

Canguilhem Georges, *La Connaissance de la vie*, Paris, Hachette, 1952.

Canguilhem Georges, « Machine et organisme », dans *La Connaissance de la vie*, Paris, Vrin, 1965.

Boullier Dominique, « Médiologie des régimes d'attention », dans Citton Yves, *L'Économie de l'attention. Nouvel horizon du capitalisme ?*, Paris, La Découverte, 2014.

Couchot Edmont, *La Technologie dans l'art. De la photographie à la réalité virtuelle*, Paris, Chambon Jacqueline, 1998.

Corvin Michel, *L'homme en trop : l'abhumanisme dans le théâtre contemporain*, Besançon, Les Solitaires Intempestifs, « Essais », 2014.

Damour Franck, *La Tentation transhumaniste*, Paris, Salvator, 2015.

Descartes René, *Traité de l'homme* (1662), dans *Oeuvres et Lettres*, Gallimard, coll. "Bibliothèque de la Pléiade", 1952.

Fagot-Largeault Anne, *L'Homme bio-éthique : pour une déontologie de la recherche sur le vivant*, Paris, Maloine, 1984.

Foucault Michel, *Naissance de la biopolitique* (cours au Collège de France, 1978-1979), Paris, Gallimard, 2004.

Gusdorf Georges, « L'anthropologie mécaniste », dans *Introduction aux sciences humaines*, Strasbourg, Publications de l'Université de Strasbourg, 1976.

Haraway Donna Jeanne, *Manifeste cyborg et autres essais : sciences, fictions, féminismes*, Laurence Allard, Delphine Gardey, Nathalie Magnan (éd.), Paris, Exilséditeurs, 2007.

Hayat Mickaël, *Arts assistés par machine et art contemporain : vers une nouvelle philosophie de l'art ?*, Paris, Budapest, Turin, L'Harmattan, 2002.

Jacomy, Bruno, « Les machines qui voulaient singer l'homme », dans *L'Âme au corps, arts et sciences 1893-1993* (Jean Clair, dir.), Réunion des musées nationaux, Gallimard/Electa, 1993.

Krzywkowski Isabelle, *Machines à écrire : littérature et technologies du XIXe au XXesiècle*, Grenoble, ELLUG, 2010.

La Boétie, Étienne, *Discours de la servitude volontaire*, Paris, Flammarion, 2016.

Lahire Bernard, *Les Structures fondamentales des sociétés humaines*, Paris, LaDécouverte, 2023.

Marx Karl, *Le Capital : critique de l'économie politique*, Paris, Éditions sociales, 1976.

Marcuse Herbert, *L'Homme unidimensionnel : essai sur l'idéologie de la société industrielle avancée*, trad. Monique Wittig, Paris, Éditions de Minuit, 1968.

Mbembe Achille, « Nécropolitique », *Raisons politiques*, n°21, 2006.

Méjat Guillaume, « Marx et le temps des machines », *Philosophique*, 2019. Mercier, Alain, «

Des théâtres de machines au Portefeuille de Vaucanson », dans *L'Âme au corps, arts et sciences 1893-1993* (Jean Clair, dir.), Réunion des musées nationaux, Gallimard/Electa, 1993.

Noiray Jacques, *Le Romancier et la machine. L'image de la machine dans le roman français (1850-1900)*, Jules Verne - Villiers de l'Isle-Adam, Paris, J. Corti, 1982.

Quiguer Claude, *Femmes et machines de 1900. Lecture d'une obsession*, *ModerneStyle*, Paris, Klincksieck, 1979.

Saito Kohei, *Karl Marx's Ecosocialism: Capitalism, Nature, and the Unfinished Critique of Political Economy*, New York, Monthly Review Press, 2017.

Simon Gérard, « La machine dans l'imaginaire (1650-1800) », *Revue des Sciences humaines*, Lille III, n°186-187, 1983.

Simondon Gilbert, *Du mode d'existence des objets techniques*, Paris, Aubier, 1958.

Sloterdijk Peter, *Règles pour le parc humain*, trad. Olivier Mannoni, Paris, Mille et un nuits, 2000.

Weber Max, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, trad. Isabelle Kalinowski, Flammarion, 2017.